

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 18

Artikel: On tot crano
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON TOT CRANO

STASSE sè passàve lài a dza grantenet, quand l'è que l'avant decidà de fère lo lanche tourme. Vo séde que po clli lanche tourme l'avant prâi ti lè sordâ que n'étant ne dâi dzouveno de l'élite, ne dâi demi-vilhio de la landevè : l'étâi lè pi pliat, lè tsambe corbe, lè dzênâo gottrau, lè get pequerniau, lè gros pètro que pouant pe rein mè botouna lau casaqua, lè barbe que bliantseyant, cein fasaï on meclion pire que dau brèvon ao vî.

Mâ, vo z'inquièta pas. Clliau coo l'avant bî itre maillî ao bètor; l'étâi dâi gaillâ dau diabloo que l'arant pu guegni lo sèlau sein peliouna et oûre teri dau canon dè couîte leu sein cllinno onn' orohie. Assebin lau colonet Pingou ein étâi tot fou.

Mâ sè camerardo dau militèro lo mourgâvant. Lo coumandant de l'élite desâi : « Ein a min à l'élite ! », et cllique de la landevè repondâi : « L'élite pâo pas pidâ avoué la réservâ ! » Cllique dau lanche tourme ne desâi rein, ma cein lo minav.

Assebin, on coup, ie crie sè dou camerardo, lè colonet et lau fâ dinse :

— No voliein vère lo quin è le p ecranò dâi trâi sorte de sordâ. No vein tsacon ein châidre ion, et sarâi lo moïn epouâiri que l'arâi gagni.

Dinse de, dinse fê. Onna vèprâ, lè trâi colonet l'arrevant vè lo Tsaté à Lozena, tsacon avoué son sordâ, ion de l'élite, ion dau landevè, et l'autro dau lanche tourme.

Noutrè trâi coo sè befant l'on dècoute l'autro, dedein on pâilo que l'étant à plian pi, pè lo Tsaî. Lo colonet Pingou l'avoire la fenitra et la porta et fâ dinse ein catson âi z'autro colonet :

— No vein coumandâ âi trâi gaillâ : « Gardâ-àvo ! » Adan no vein lau fère pouère. No faut teri à tsacon on coup de pistolet; tè, su lo sordâ de l'élite; tè su lo landevè et mè su le lanche tourme. Faut coudhi que la balla passe entre lo brè drâi et lo thorax, drâi dèso lo crâo dau brè sein lau fère dau mau. Lo derraî que restera ao gardavou, l'arâi gagni.

Adan, Pingou brâme d'onna voix à fère grulâ tôte lè fenitre dau payi : « Gardavo ! » et à la vi que desâi cein, on oût trâi coup de pistolet et trâi balle que partant lè trâi sein lau fère de mau, ein on iadzo avoué on dètertîn à fère oûre dâi moo et trâi boccon de patte fotant lo camp. L'affère n'a pas trainâ. Lo premi, clli de l'élite, l'a pensâ que sa derrâire menuta l'avâi fiè. T'eimpougne la porta, fâ trâi saut dein l'allâie, ein brameint « mama ! » trace pè la Cité quemet se n'einludze lài tracieve aprî, et de quatre picatâie sè trâoive pè Olde-India iô sè coumande onna écûelette de thé avoué de la cranma po sè remettre.

Lo deusièmo, de la landevè, l'arâi bin voliu saillî pè la porta, mâ lo premi lài fre dza; adan ie camba la fenitra, dècheint dhî per dhî lè z'ègra de la Cathédrala, traverse la Ripouna quemet l'oûvra, s'einfate ao Café Vaudois, iô lài a fallu dou iadzo trâi dèci po se dépouâiri on bouquet.

Lo traisièmo, li, n'avâi pas brontsi. Fenameint qu'on l'avâi vu serrâ lè coussè et sè teni asse râi qu'on poti. Tot parâi son mor rodzo l'étâi vegnâi asse blian qu'on panaman. On arâi de que s'étâi dzalâ tot d'on coup. Tandî que lè dou z'autro colonet l'étant saillâ, tot motset, lo colonet Pingou dit à l'hommo :

— Ah ! savè prau que lè sordâ dau lanche tourme n'étant pas dâi coo qu'on pâo epouâiri et que fotant lo camp. T'i on crâno zigue. Tè, voitè ceint franc po fère retacouna ta capote et po bâire on bon verro.

— Mon colonet, so repond l'autro, grand maci bin ! Mâ po mè tsausse vo mè baillî rein ?

— N'è pas tè tsausse que l'ant reçu la balla.

— Na, mâ... lài è fè dedein. L'è por cein que n'è pas pu mè sauvâ ! Marc à Louis, du Conteur.

C'est le nombre. — Quand vous avez envie de boire, mangez donc une pomme; cela vous fera passer votre envie.

— Bien, docteur; mais c'est difficile de manger une vingtaine de pommes par jour.

MORGES

L faut la voir par une claire après-midi, car elle est elle-même claire et sans ombres, et elle est raisonnable comme un après-midi.

Et il faut y arriver par la grande route, sur laquelle elle est bâtie ainsi que d'autres villes sont bâties sur un fleuve.

Comme j'y arrivais l'an dernier, sous le soleil de septembre, le joli paysage qui l'environne était tout d'un bleu léger et jouait le camaïeu. La pente modérée de ses vignes faisait autour un demi-cercle plus pâle et plus doré portant sur son bord les grandes maisons de campagne des messieurs de la ville. La ville même au milieu de sa petite plaine sage, au fond de son golfe rond, laissait entrevoir ses toits roses moins hauts que les arbres qui l'entourent. Et j'entraî dans une allée de beaux ormeaux.

C'est que la grande route se fait élégante comme si l'on arrivait à une belle demeure, et tout de suite cela dispose bien. Là, à l'entrée de la ville, se trouvent les « bonnes maisons ». Elles sont en molasse grise; elles n'ont qu'un étage avec des ceils-de-bœuf dans le toit, deux fenêtres cintrées à volets gris, une porte cintrée aussi, surmontée quelquefois d'une armoirie; et la porte est de chêne ciré avec une poignée de laiton jaune, bien frottée. Ce sont les habitations d'hiver des « messieurs ». Puis vient la vraie ville.

Elle n'a que deux rues qui vont d'un bout à l'autre: la plus grande qui continue la route s'appelle la Grande Rue et l'autre, qui est près du lac, s'appelle la rue du Lac. Et la ville a l'air d'avoir été bâtie tout entière à la même époque, au dix-huitième siècle. Elle en a seulement l'air, montrant encore ici ou là même des fenêtres gothiques; mais visiblement on s'est attaché à une tradition, car toutes les maisons ont les mêmes proportions, deux étages avec un petit avant-toit et la même couleur claire. Et comme elles ne sont point hautes, la rue qui est très large semble encore plus large, comme une place, et est pleine de soleil, en sorte que les magasins avancent des toiles orange et que ça donne l'aspect d'une ville du Midi. Ce jour-là, comme

il soufflait cette petite bise qu'on appelle le morget, le golfe, dont un morceau paraissait tout à coup par les petites rues transversales, était bleu comme une méditerranée.

* * *

Et de vrai, claire et ordonnée comme elle est, fondée par les comtes de Savoie, parée à une de ses extrémités du vaste quadrilatère de son château savoyard, avec ses promenades d'ormes et de platanes, c'est bien une ville latine malgré le petit air propre et bernois qu'elle a pris. Si bien que, quelque peu guerrière qu'elle soit par sa position, elle a été dans notre histoire comme le gage de l'esprit romain, prise déjà, hélas ! et pillée en 1475 par les bandes de bouviers suisses qui provoquaient le duc de Bourgogne et préluadaient à Grandson, de nouveau saccagée par les Allemands en 1530, condamnée à rançon et dégarnie de ses portes lors de la conquête. Et cette ville d'ordre fut encore celle qu'attaquèrent en 1802 les Brûle-papiers. Mais elle sut toujours se ressaisir et rester fidèle à elle-même, la première à protester, des 1782, contre l'arbitraire du despotisme bernois, la plus décidée à se défaire des maîtres étrangers lorsque sonna la Révolution. Comme les individus, les villes ont leurs destinées, préparées par leur caractère.

Latine, sérieuse aussi et tranquille, en bonne vaudoise. Dans la large rue que le soleil éclairait, je ne voyais que des enfants aux sarreaux bleus ou roses (un gosse faisait péter des amorces du talon sur le pavé); mais les grandes personnes sont occupées sagement à leur négoce ou à leur métier. Voici le tonnelier en tablier de cuir nettoyant des tonneaux devant une porte de cave, et seule la demoiselle d'un magasin de mercerie va vite jusque chez le pâtissier. Au bout d'une heure on voit sortir d'une maison de la rue du Lac un médecin qui monte dans une carriole, ou bien un notaire avec une serviette noire sous le bras. Voici un jardinier en tablier bleu; il vient sans doute d'une « campagne » des environs, et parfois arrive une voiture à deux chevaux, avec un cocher qui a un tube.

Ainsi c'est une ville où il n'y a guère que les bouffiquiers et les messieurs.

Et fermant la perspective de la Grande Rue est l'église, qui fut bâtie aussi au dix-huitième siècle, dans des proportions mesurées, ornée comme un théâtre de colonnes, de chapiteaux, avec dans son fronton un soleil et un triangle au milieu, et dessous en lettres d'or : « A la gloire de Dieu ».

La gloire de Dieu, qu'on ne mettait pas dans ce temps-là bien haut au-dessus de la gloire des rois et de celle des grands hommes; la gloire, ce mot démodé, ce mobile des esprits d'autrefois ! Est-ce cela qui me fit songer que cette ville de raison et d'ordre, lucide et un peu grise, semblait faite pour nourrir des hommes d'Etat ?

Et elle en eut en effet: Cart, Monod, Muret; du moins les deux derniers, car je crois que Jean-Jacques Cart fut surtout un polémiste. Mais je me souvenais que Monod occupa les plus hautes places; ne fut-il pas président de l'Assemblée provisoire, préfet du Léman ? N'eut-il pas en somme la dictature dans notre pays, à l'heure la plus redoutable ? Il consulta avec Bonaparte sur les bases de notre constitution; il fut de notre premier Conseil d'Etat. Je me rappelais deux portraits de lui que j'avais vu naguère; dans l'un il porte un habit élégamment coupé, mais simple, la culotte avec